

Maître et Disciple

Professeur d'Université Ioan HUMĂ
Université «Danubius» Galati
ioanhuma@univ-danubius.ro

Abstract: Cultural values, including those of knowledge and intellectual training, do not represent hypostasis entities; only the man creates them and he is the only one who lives in a noological horizon. But this process cannot be achieved by its self. Thinkers and their disciples have always assumed great existential challenges, seeking answers to their appropriate time. The paradigm of the Master – Disciple has played a major formative role in the history of spirit.

Keywords: Master, Disciple, School Of Thought, scholar, Spiritual Mission

Maître, Disciple et Ecole de pensée sont des termes utilisés un peu plus tard par l'histoire de la culture. Sous des formes différentes d'une époque à l'autre, ils exprimaient une relation admirable dans l'apparition et l'affirmation des valeurs de la connaissance.

L'Hellade nous a légué, entre tant d'autres trésors spirituels, le modèle, resté classique, du Penseur. Nous l'appelons, d'un terme apparu ultérieurement, **Maître**. Personnage emblématique, le Maître est le Créateur en philosophie, le forger de l'idée fructueuse, l'ouvreur d'horizons dans le mode de comprendre le monde et d'assumer son existence. Mais avant tout, chez lui l'originarité et l'originalité de la Pensée fertile se transfigurent dans un mode d'être, dans le modèle vraiment exemplaire pour tous ceux qui se trouvent autour de lui. Le Maître ne conseille pas institutionnellement; il ne produit pas de règlements d'activité et d'adhésion. Les jeunes se dirigent vers lui mus par une nécessité ressentie par leur être, provoquée par les lumières de la pensée phare du Maître. Il est l'esprit tutélaire, dominant comme une montagne la campagne. La force de son être humain est enveloppée du nimbe de son attitude morale, déduite de l'impératif catégorique.

Le Maître n'invente pas, n'élabore pas en se donnant une peine conventionnelle et un air livresque, un monde spécieux d'énoncés et gestes spectaculaires, apte à attirer sous une forme colorisée ceux qui sont enclins au jeu de la gratuité. Au contraire, il a quelque chose à dire au monde, quelque chose qui paraît le transcender comme un mystère. Ce n'est pas tant la spéculation qui l'a élevé à l'Idée pure, que le vécu vivant et l'expérience cathartique; ils sont la sublimation miraculeuse, créatrice de la lumière intérieure, destinée à conseiller aux autres. Et ils reçoivent l'appel parce qu'ils la cherchent déjà; ce ne sont pas un groupe d'adulateurs, mais ils y sont réceptifs parce qu'ils la cherchaient déjà; ce

n'est pas un groupe d'adulateurs, mais ont en soi l'étonnement avec lequel ils se mettent à résonner peu à peu, devenant une famille de la pensée scrutatrice. Le Maître lui-même s'accomplit par les autres; le trop plein de son esprit s'objective dans l'altérité. Ceci constitue le miroir vivant et le support direct de la communion. La communion constitue un feed-back de l'état d'esprit. Ceux qui sont autour du Maître sont maintenant des disciples. Ils n'apparaissent pas comme témoins d'un exercice intellectuel; leur présence est co-participative. Le fait d'œuvrer pour l'Idée porte fruit dans le dialogue avec les disciples. Dans son sens antique, le dialogue pouvait être confrontation, tension dans le combat d'idées et dans la quête de la vérité, c'est ainsi seulement que se trempait celui qui assumait d'une manière maïeutique le rôle de disciple. Le dialogue sculptait dans l'être intellectuel du jeune la statue du Disciple. Il recevait les idées en les filtrant et en en enrichissant le sens. Le Disciple n'était pas contremaître, mais «le maçon» de la pensée, comme il n'était pas non plus l'apprenti appelé à seulement imiter le métier du Maître. La pensée du Disciple était le champ actif où poussaient les idées du Maître. L'un existait et se définissait par l'autre. Le Disciple symbolisait la continuité d'une vision et d'une attitude.

Cet admirable état de choses se retrouvait dans le temps autour de Socrate, de Platon d'Aristote et d'autres avant ou d'après eux. Tous ont créé ce qu'on appela par la suite une Ecole de pensée. Chacune d'elles avait son idée phare, en mesure de conduire à un système de pensée, expression philosophique de l'option pour un set de valeurs et base d'un crédo de vie.

A parti des Grecs anciens, le paradigme du Penseur et du Disciple est resté comme un écho idéal et surtout idéalisé de l'Ecole de pensée philosophique. Dans divers espaces de culture européenne et à différents moments historiques, l'on retrouva, mais de moins en moins, des éléments du modèle classique. Cet air presque ésotérique et rituel qui enveloppait la méditation et la connaissance, est disparu. Il n'en est pas moins vrai que, dès l'Antiquité, apparaissaient les signes du rationalisme, retrouvables dans le style apollinien de la culture grecque. Rappelons-nous, dans ce climat, l'exercice philosophique péripatétique. Ultérieurement, la Renaissance a réactualisé les valeurs humanistes et ses modèles. Mais les tentatives de refaire, nostalgiquement, l'Ecole animée par le Penseur et soutenue créativement par le Disciple, ont été – là où cela a pu arriver – anémiques et surtout maniéristes. Ce fut plutôt sur le terrain de l'Art – et là, avec une innovation spécifique – que l'on a pu rencontrer encore le paradigme Maître – Disciple. A cela près qu'il opérait en d'autres termes que sur le terrain de la philosophie.

Le temps historique a imposé ses rythmes accélérés dans la culture également. Dans la philosophie, mais non seulement ici, le vieux style de pensée a été remplacé par celui de l'Epoque moderne, toujours plus basé sur un individualisme à accents rationalistes ou empiristes. Le modèle du Maître évoque maintenant la personnalité retirée entre ses livres, mais encore préoccupée d'identifier le principe absolu dans la connaissance et la morale. L'Ecole devenait de plus en plus un **courant**

philosophique et se manifestait, ensuite, en tant que différence spécifique au sein d'un mouvement d'idées. Les disciples n'étaient plus les anciens disciples. Ils recevaient le plus souvent à distance et insulairement le message du Maître, qui n'était plus l'ancien Maître. L'un et l'autre s'inscrivaient dans un courant et un style de pensée et mentalités provoqués par leur époque. Le Maître était alors un **initiateur**, un ouvrier de nouveaux angles dans la connaissance philosophique, du rationalisme au positivisme qui allait apparaître. Son autorité était éminemment de l'ordre de l'Idée; presque rien des gestes quasi rituels d'autrefois et de l'aura indélébile du Maître classique ne se retrouvaient plus dans l'effet persuadant de sa pensée. Le dialogue vif cédait la place à la parole écrite, au mot, comportant une autre palette symbolique. Cette fois-là, ce n'était pas le dialogue qui enfantait le Disciple, mais ce dernier – penseur insulaire – **provoquait** le dialogue ressentant le besoin de clarifications, partageant la connaissance du Maître dans la seule mesure où il y retrouvait son propre horizon. Le dialogue classique était devenu, entre-temps, **échange d'idées**, et le Disciple – **Correspondant académique**. Le phénomène se répétait sans le domaine de la science, en pleine évolution mécaniciste.

Dans les nouvelles conditions, l'idée d'Ecole était plus actuelle que jamais. Elle assurait son exercice et son prestige dans l'espace académique, où s'intégraient ensuite les orientations considérées à leur début comme insurgées – c'était le cas de la psychanalyse ou de la théorie de la relativité dans la physique moderne. La fin du XIX –e siècle revigorait l'idée d'Ecole dans la philosophie, au fond de l'éclosion de courants comme le néo-kantianisme, le néo-hégélianisme, le néo-positivisme ainsi de suite, chacun ayant sa propre école, et comportant des foyers irradiants de plateformes philosophiques.

Le droit, encore fort influencé par la philosophie au début du XX –e siècle, a connu une effervescence de l'Idée juridique, anoblie par la Pensée philosophique. La connaissance juridique s'est ainsi dirigée vers les grandes questions concernant sa raison d'être humaniste, cherchant à éviter – peut-être davantage à l'époque qu'à présent – l'empirisme techniciste et la limitation formaliste. Des écoles de pensée juridique fleurissaient en Occident, misant, d'une manière ou d'une autre, sur les conquêtes axiologiques ou, au contraire, positivistes et, plus près de nous, sur celles structuralistes ou d'une autre appartenance philosophico-juridique. Les dernières décennies ont consolidé le prestige d'école de centres d'enseignement et de recherche en Droit. Dans les conditions, pourtant, où l'internationalisation et la globalisation triomphent, au-delà des conséquences plus d'une fois discutables, les isolements des espaces de culture et d'enseignement, il se produit une interdépendance scientifique et une multifonctionnalité informationnelle, de sorte que l'on assiste à une disposition à tendance multipolaire de la créativité juridique et, du reste, des autres formes. Toutefois, les foyers irradiants, consacrés dans le temps, continuent à jouer leur rôle, devenant les points nodaux d'un système. Celui-ci accrédite maintenant la création personnalisée d'autres espaces de culture. On ne

saurait ignorer, par exemple, le souffle de la contribution d'écoles juridiques nord-européennes ou espagnoles et hispaniques dans le domaine du Droit, s'ajoutant à la déjà **reconnue école juridique italienne**. Heureusement, les exemples peuvent continuer. Dans ce contexte, **le Penseur, le Professeur, l'Initiateur**, *id est* celui qui exprime dans le temps nouveau la condition du Maître, exerce individuellement et en équipe, son intense activité. Mais il problématise plutôt gnoséologiquement qu'axiologiquement et, implicitement, éthiquement. Ce qui autrefois était **mission**, est maintenant **objectif à atteindre**, à finalité **positive**, envers cette **métaphysique** par rapport à laquelle le Maître construisait son discours. Le Disciple du passé, de nos jours **collaborateur** du créateur de doctrine, ne se tient pas nécessairement près de lui; il peut se trouver n'importe où dans ce monde informatisé, l'élection qui l'a propulsé est d'ordre épistémique; la relation avec le Doctrinaire est une de professionnelle, de scientifique, mais non pas d'**initiation** et de **solidarisation idéaliste** autour d'un crédo fondamental. Attendu que la doctrine et l'école juridique deviennent toujours plus exactes et de moins en moins métaphysiques, elles ne se concentrent pas morpho-spatialement, mais fonctionnellement et informationnellement. Maintenant, leur **place** peut être le monde entier.

Mais qu'en fut-il et qu'en est-il chez nous? Tant la philosophie que la pensée juridique ont partagé le sort de toute la culture roumaine, en exprimant, dans leur ordre, les particularités et les avatars. Notre destinée historique, avec ses hauts et ses bas décidés plus d'une fois, par d'autres, n'a pas permis des accomplissements définitifs, aptes à affronter le siècle dans les moules d'une civilisation absolument modérée; nous avons toujours vécu sous des conjonctures hostiles¹. Aussi nous sommes-nous retirés dans l'esprit, afin de survivre ethniquement. La culture populaire, première forme de notre classicisme, confesse la physionomie collective de l'âme roumaine et ses valeurs spirituelles, se trouvant sous le signe sapientiel du passage, mais aussi de la contemplation du **durable**, dont on languissait. Par notre propre sacrifice, nous avons assuré, plus d'une fois, la paix, non pas rarement ingrate, d'autres.

Les chroniqueurs, Cantemir, les Coryphées de l'Ecole d'Ardeal et d'autres roumains illuminés de leur époque, ont entretenu la flamme de la conscience de cette nation, de ce peuple. Ils ne s'adressaient pas à un groupe-cible, institué dans le but d'une éducation élitiste; leur plaidoyer ardent visait le peuple et son élévation. La besace de Sincai pouvait être le symbole de la croix et de la mission de l'**Erudit**. Si d'autres, dans d'autres circonstances, ont eu des Maîtres en enseignement, nous avons eu pour nous l'**Erudit** faisant don de soi jusqu'au sacrifice à la cause du peuple. L'Erudit a incarné notre modèle spirituel au siècle du réveil des nations. Et même plus tard. Lui et ses semblables ont été, comme on les appela, d'une manière inspire «instructeurs de pensée et de sentiment roumains». Et, parmi eux, ceux d'Ardeal ont usé de l'épée du droit et de la justice juridique pour la liberté politique.

¹ Leur invocation ne se propose pas de justifier, mais d'expliquer états de choses et réactions.

Etre engagé, missionnaire, l'Erudit n'attendait aucune récompense et ne quêtait pas la renommée. Il s'impliquait plutôt anonymement, dans le sens supérieur du terme, vivant au-delà de l'individualisme définitoire pour l'intellectuel occidental. Chez nous, une doctrine philosophico-juridique n'aurait pas pu voir le jour; le sentiment existentiel du Maître à penser du peuple était celui de l'appartenance communautaire organique.

Dans l'horizon de la modernité, le Projet intellectuel s'est conjugué avec celui politique, et par le *junimisme* des grands Moldaves, il a acquis la lucidité de la vision critique. Le début du XX – e siècle nous trouva sous le signe de la culture critique en pleine maturation, toujours d'origine idéologique Iasi, mais cette fois-ci, de «La Vie roumaine». Les années suivantes ont trouvé le mouvement d'idées de chez nous bouleversé par l'alternative: synchronisme européen – conservatisme (ouvert tout de même à la novation). Les grands formateurs de conscience étaient plus d'une des hommes politiques également, et certains d'eux – de véritables visionnaires. C'est aussi le cas exemplaire des personnalités d'Ardeal combattant pour la Grande Union. Mais l'érudit roumain s'est occupé prioritairement du champ de la culture et de l'éducation, à qui on a revendiqué constamment, persuadé que c'était **le devoir de sa vie**, comme le disait Vasile Pârvan¹. Animé par le plus pur idéalisme, il ne cessait de battre pas à pas le sol de la Patrie, comme Onisifor Ghibu, pour la réforme de l'Ecole.

Après la première Grande Guerre et après l'Union, la culture roumaine, implicitement la création philosophique et juridique, connaît et reçoit de nouveaux défis. L'esprit européen réordonne de l'intérieur ses options, par suite de recherches fébriles, parfois accompagnées de disputes tendues. Maintenant, l'Erudit revient eu premier plan de la reconstruction formative. A la modernisation haretienne de l'école, au début du siècle, succède, sur un front beaucoup plus large, le raccordement de l'enseignement et de la science roumaine aux rythmes et aux formes occidentales. Dans ce cadre, le sol généreux de notre spiritualité engendre une véritable pléiade de personnalités, aptes à orienter décisivement la création roumaine vers l'universalité. Mais quelle pouvait être, à l'époque, la voie à suivre vers ce but majeur? De toute façon, elle s'animait grâce toujours à la présence de l'homme de culture dans la cité, de celui considéré surtout comme **Savant/Lettré**. C'était **l'Intellectuel**. Son paradigme d'après-guerre se rapprochait toujours plus de celui occidental. Mais simplement par mentalité et vision, non pas par statut socio-matériel. Malheureusement, dépourvu de l'indépendance des moyens, l'intellectuel roumain payait tribut au politique, **avec tous les blocages qui en résultaient**.

Errements et confusions n'ont pas manqué à l'époque. Ils sont à présents remémorés d'une manière nihiliste par de commentateurs du phénomène roumain.

¹ Ce brillant historien et essayiste, créateur d'Ecole supérieure dans l'Ardeal libéré, a conçu un pathétique et minutieux projet d'éducation académique, ayant de fortes résonances de modèle classique.

L'on ne peut comprendre, pas même de nos jours, peut-être même moins, dans les conditions de l'idéologie internationaliste et de ses mercenaires partout présents, que la route vers l'universalité passe par l'épicentre du phénomène national, valorisé dans la dimension immanente de son universalité. Cela nous arrivait à nous aussi, à ce moment-là de la croissance de notre nation. Ce que le visionnaire Unamuno signalait pour son Espagne, se trouvant, elle aussi, devant un moment crucial. L'Espagne, se prononçait le poète et le philosophe, ne pouvait s'européaniser si l'Europe ne s'hispanisait pas, si la circulation et la reconnaissance des valeurs hispaniques dans l'espace européen n'étaient pas garanties. Chez nous, l'Intellectuel a découvert le Peuple, le Pays, ses valeurs pérennes. D'aucuns ont plongé, néanmoins, dans une plateforme autarchique et exclusiviste de promotion du national. Les erreurs de certains ont été amendées par eux-mêmes ultérieurement. L'Intellectuel était encore en quête de sa condition de guide/conseiller, mais en un sens modernisé, en tant que facteur propulseur d'idées et d'attitudes, de problématisation dans des directions évolutives majeures. Il n'a pas, pour autant, créé/fait Ecole, n'a été un Maître non plus au sens de père fondateur d'école et qui, comme en Occident, ait créé un courant stable de pensée, évoluant à la longue et ayant des successeurs à sa mesure. Cependant, dans des espaces plus réduits de respiration scientifique, philosophique ou juridique-doctrinaire, ont existé et existent des mouvements d'idées ayant leurs propres **adeptes**, surtout ceux modelés doctoralement par le **Professeur**. Le discours de l'Intellectuel, devenu **Chercheur** en philosophie, en sciences, en doctrine, provoquait l'adhésion, controverse ou refus, mais ne fondait pas d'Ecole, n'entretenait pas d'échos intérieurs ni continuité à l'échelle internationale. De la sorte, des réalisations roumaines notoires ont indubitablement enrichi le patrimoine universel de la connaissance.

Toujours est-il qu'à la question si Radulescu-Motru, Nae Ionescu, Mehedinti, Petrovici et d'autres penseurs représentatifs ont été des Maîtres, ne fût-ce qu'au titre et au sens plus récemment consacré, nous ne saurions trouver la réponse adéquate. En ce qui concerne l'espace de la pensée juridique, de véritables créateurs comme Hamangiu, Djuvara, Dongoroz, à qui l'on peut ajouter des noms prestigieux récents ou même du présent, n'ont pourtant pas produit une école de pensée au sens où l'Europe ou l'Amérique l'entend et nous a habitués. Cela aurait été possible exclusivement dans un climat consolidé par la créativité, que la sociologie de la créativité peut expliquer d'une manière adéquate. La psychologie de l'acte créatif n'a rien à voir dans la situation présente. Pour la production scientifique, philosophique ou doctrinale (juridique, éthique, etc.) de retentissement planétaire, il faut mobiliser des ressources autrement importantes que celles dont nous (ne) disposons pas. Pas même la génialité, lorsqu'elle existe, n'engendre de par elle-même Ecole ou Disciples.

Ce que l'on doit faire à présent, relève de la politique de la science, du progrès de la connaissance et de la formation continue de ceux qui sont assoiffés de culture, mais relève, tout d'abord, de la formation des caractères. Trop nombreux sont les

agents de la désertification communiste de la culture et de la science roumaine prétendent aujourd'hui s'ériger en héros de la résistance anticommuniste. Qui plus est, ils prétendent être, à l'instar des soi-disant continuateurs de l'inégalable Noica, des artisans de la pensée roumaine actuelle. Nonobstant ce, ils ne font que confisquer et détourner des sens de pensée et de mémoire collective. Ils ne sont ni disciples, pas même des **épigones**.

Prenons donc exemple sur ceux qui, autour de nous, en l'absence du bruit déroutant, pétrissent, sans demander ni attendre quelque récompense que ce soit, des faits de pensée véritable, en nous faisant don du fruit de leurs efforts dans la lettre lumineuse du Livre et dans le geste conséquent du Caractère!